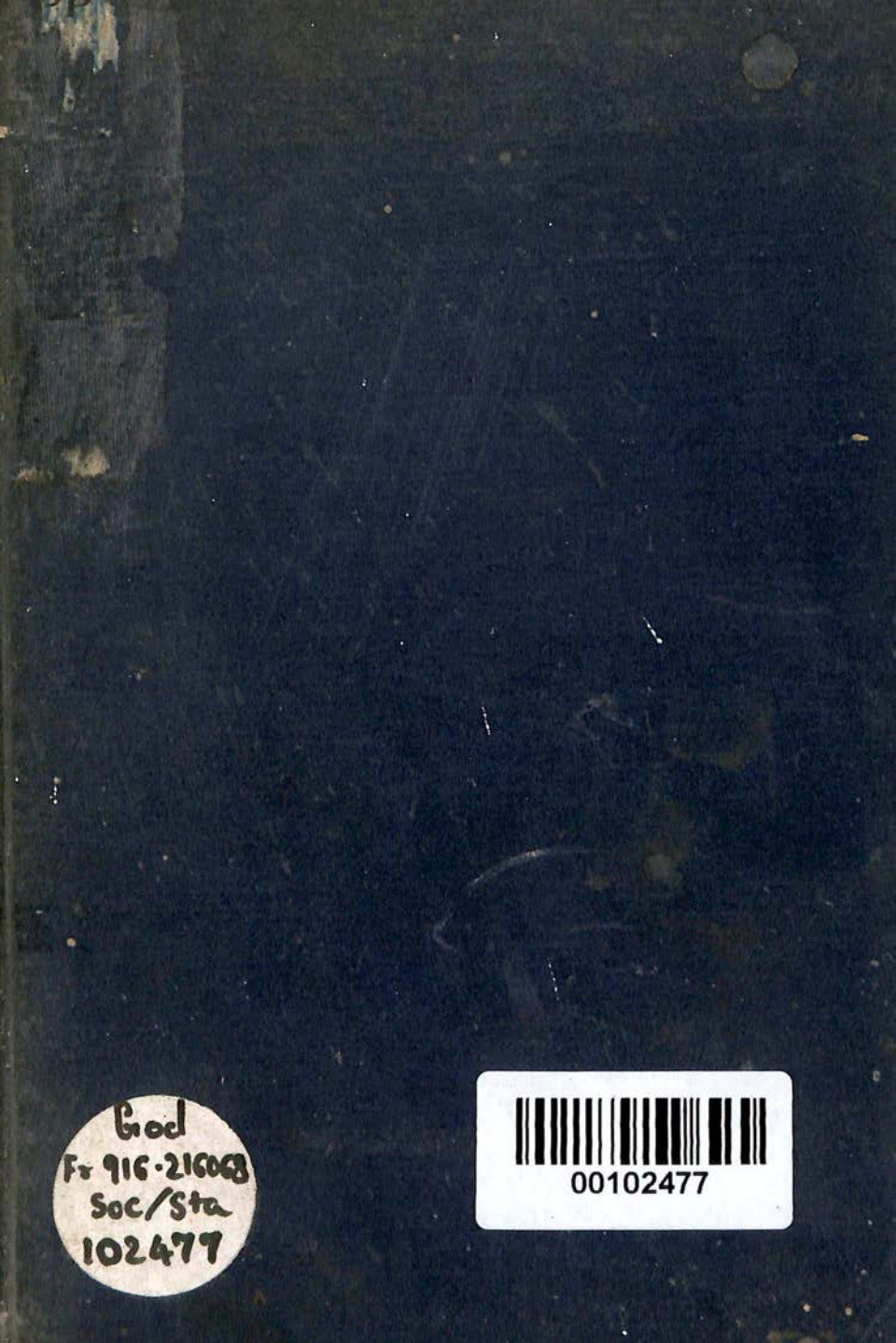

God
Fr 916·216068
Soc/Sta
102477

00102477

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE GÉOGRAPHIE

102477

ALEXANDRIE

IMPRIMERIE FRANÇAISE A. MOURES

—

1875.

00102477

DÉCRET

Considérant l'utilité qu'il y a pour la Science Géographique et pour les intérêts industriels et commerciaux de l'Egypte, à favoriser l'exploration des contrées de l'Afrique et des pays adjacents,

Avons décrété et décrétons :

ART. 1.

Il est institué au Caire une Société de Géographie qui est autorisée à prendre la dénomination de « SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE ».

ART. 2.

Les Statuts de cette Société annexés au présent décret sont approuvés.

ART. 3.

Cette Société recevra une subvention annuelle de quatre cents livres sterling.

ART. 4.

M. le professeur J. Schweinfurth est nommé Président de la Société.

ART. 5.

Notre Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au Caire, le 19 mai 1875.

(Signé) ISMAIL.

Pour copie conforme :

MÉHÉMET THEWFIK.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE GÉOGRAPHIE

STATUTS

TITRE Ier

Fondation et objet des travaux

ARTICLE PREMIER.

Sur l'initiative et sous les auspices de Son Altesse le Khédive d'Egypte, une Société de Géographie est instituée au Caire et prend la dénomination de « SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE ».

ART. 2.

Le but de la Société est:

a) D'étudier la géographie dans toutes ses branches ;

b) De mettre en lumière les contrées de l'Afrique encore inexplorées ou peu connues.

Pour arriver à ce but, elle tient des séances et publie un bulletin comprenant ses procès-verbaux, des travaux originaux, ainsi que des relations de voyages accompagnées de cartes, des comptes-rendus et avis biblographiques, des extraits d'ouvrages et de sa correspondance, enfin tous les documents propres à faire connaître le progrès des sciences géographiques relatives à l'Afrique.

Elle entretient des relations avec toutes les sociétés qui s'intéressent aux mêmes sujets et correspond avec les voyageurs, les savants géographes et naturalistes ou autres amis de ces sciences.

Elle fait entreprendre et aide par tous les moyens qui sont à sa disposition, les voyages d'exploration en Afrique. Elle favorise en particulier les études relatives aux intérêts industriels et commerciaux de l'Egypte, de ses dépendances et des contrées adjacentes.

TITRE II

Composition et séances

ART. 3.

Les personnes qui, se conformant aux désirs de l'Auguste protecteur, se déclarent souscripteurs,

forment la Société Khédiviale de Géographie et ont le titre de « Membres fondateurs ».

ART. 4.

La Société se compose, en nombre illimité, de membres résidants, de membres honoraires et de membres correspondants habitant hors de l'Egypte.

ART. 5.

Après la constitution de la Société, le titre de membre résidant sera conféré aux personnes qui auront fait acte de candidature.

ART. 6.

Les conditions à remplir pour devenir membre résidant sont :

1° D'être présenté par deux membres qui inscrivent leur proposition sur le registre exposé dans les séances mensuelles ;

2° D'obtenir au scrutin de liste la majorité des suffrages des membres présents. Le scrutin a lieu dans la séance qui suit l'inscription de la candidature.

ART. 7.

Le titre de membre correspondant est conféré à chaque personne habitant hors de l'Egypte, sur sa demande écrite et acceptée par la commission centrale.

ART. 8.

La Société, sur la proposition de la commission

centrale, pourra conférer le titre de membre honoraire aux personnes qui, postérieurement à la fondation de la Société, auront rendu des services éminents à la Géographie de l'Afrique, ou des contrées adjacentes (Syrie, Arabie).

ART. 9.

Les membres résidants et correspondants seuls paient une cotisation annuelle de 300 piastres égyptiennes; elle peut être remplacée par une somme de 3,000 piastres égyptiennes une fois payée.

ART. 10.

Le bulletin de la Société est gratuitement délivré à chaque membre sans exception; les membres n'ont droit de recevoir que les volumes des années pour lesquelles ils ont payé leur cotisation.

ART. 11.

La Société tient une séance par mois; elle se réunit une fois par an en assemblée générale. Son siége est au Caire.

ART. 12.

Les membres résidant à Alexandrie reçoivent, avec l'invitation pour chaque séance, un billet de passage gratuit sur les chemins de fer.

TITRE III

Administration et ressources.

ART. 13.

Le bureau de la Société est composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, d'un Secrétaire rédacteur, de deux Vice-Secrétaires, d'un Trésorier et d'un Archiviste bibliothécaire.

ART. 14.

Le Président est nommé par Son Altesse le Khédive et payé par elle.

ART. 15.

Le Secrétaire rédacteur est nommé par Son Altesse le Khédive et payé par la Société.

ART. 16.

L'Archiviste bibliothécaire est nommé par la Société et payé par elle.

ART. 17.

L'élection des autres membres du bureau dont les fonctions sont gratuites a lieu dans l'Assemblée

générale de chaque année, au scrutin de liste, à la majorité absolue. Ils sont tous rééligibles.

ART. 18.

La Société choisit dans son sein une commission centrale et la renouvelle dans l'Assemblée générale de chaque année. La nomination de ladite commission s'opérera au scrutin de liste, à la majorité absolue des membres présents.

ART. 19.

La Société est administrée gratuitement par cette commission, dont tous les membres du bureau font essentiellement partie. La commission centrale a tous les pouvoirs nécessaires pour gérer et administrer les biens et affaires de la Société, accepter tous dons et legs, sous la sanction de l'autorité supérieure. Elle agit au nom de la Société.

ART. 20.

Cette commission est composée de 25 membres. Dans ce nombre sont compris les membres du bureau.

ART. 21.

Les membres de la commission centrale sont nommés pour trois ans et peuvent être réélus.

ART. 22.

La commission centrale s'assemble au moins une

fois par mois. Tous les membres de la Société peuvent assister aux assemblées de la commission et ils y ont voix consultative.

ART. 23.

Le Président a la direction des travaux de la Société, il est chargé d'entretenir les relations avec les sociétés savantes, les voyageurs, géographes et naturalistes des pays étrangers, il reçoit les ouvrages tant imprimés que manuscrits qui sont envoyés à la Société, il en rend compte à la Commission.

ART. 24.

Le secrétaire rédacteur tient un registre contenant les nom, prénoms et domicile de chacun des membres de la Société, et s'occupe de tout ce qui concerne la rédaction et l'impression des documents scientifiques et administratifs de la Société. Il est secondé et remplacé par les deux vice-secrétaires.

ART. 25.

L'archiviste bibliothécaire est chargé du classement et de la conservation de la bibliothèque et des collections de la Société. Il en dresse des inventaires et des catalogues sous la direction du secrétaire rédacteur; il date et paraphe les lettres, les paquets et toutes pièces adressés à la Société le jour de leur réception.

ART. 26

Le trésorier est chargé de surveiller la rentrée des fonds et de vérifier les dépenses ; il fait opérer les versements de toutes les sommes à percevoir au profit de la Société, à quelque titre que ce soit, il ordonne toutes les dépenses que ses travaux exigent et rend à la commission centrale un compte annuel de sa gestion. En cas d'absence du trésorier, une personne qu'il indiquera, le remplace sous sa responsabilité personnelle.

ART. 27.

La commission centrale se fait rendre compte de l'état de la caisse de la Société par le trésorier, ainsi que de celui de la bibliothèque et des collections par l'archiviste bibliothécaire, toutes les fois qu'elle le juge convenable ; elle nomme dans son sein trois membres pour vérifier les comptes.

ART. 28.

La commission centrale ensuite rend compte à l'assemblée générale de la situation dans laquelle se trouve la Société, du nombre de ses membres, de l'état de sa correspondance, du progrès de ses différents travaux et de l'emploi des fonds.

TITRE IV

Biens et donations.

ART. 29.

Les ressources de la Société se composent de :

1° La cotisation payée par les membres résidants et correspondants, et des sommes qui la remplacent;

2° Du produit des publications;

3° Des dons et legs que la Société est autorisée à recevoir ;

4° Des subventions qui peuvent lui être accordées par le Gouvernement Khédivial ;

5° Du revenu des biens et valeurs de toute nature appartenant à la Société.

ART. 30.

Les fonds libres sont placés en rentes sur le Gouvernement Khédivial.

ART. 31.

Les membres auront la faculté d'exposer dans un local appartenant à la Société les objets curieux qu'ils auront rapportés de leur voyage, ainsi que les écrits et les cartes qu'ils auront rédigés.

ART. 32.

La Société forme une bibliothèque et un musée d'ethnographie. Elle réunit des collections d'instruments pour servir aux besoins des voyages qu'elle fera entreprendre.

ART. 33.

Les dons faits à la Société sont inscrits dans le compte-rendu des séances avec les noms des donateurs.

ART. 34.

Les livres, brochures, cartes, gravures, dessins, photographies, les instruments, les objets d'art et d'industrie, armes, ustensiles et autres pièces d'ethnographie qui composent ses collections et la bibliothèque de la Société, ne peuvent en aucun cas être vendus, mais la Société pourra compléter son musée par voie d'échange.

Les échanges ne pourront porter que sur les objets possédés à plusieurs exemplaires et ils devront toujours être indiqués sur le catalogue.

TITRE V

Dispositions générales.

ART. 35.

Un règlement particulier soumis à l'approbation

de Son Altesse le Khédive détermine les conditions d'administration intérieure et en général toutes les dispositions de détail propres à assurer l'exécution des statuts.

ART. 36.

En cas de dissolution, la Société statuera sur l'emploi de ses propriétés, sauf l'approbation du Gouvernement Khédivial. La Société devra, dans cette circonstance, toujours respecter les clauses stipulées par les donateurs en prévision du cas de dissolution.

ART. 37.

Nul changement ne peut être apporté aux Statuts qu'avec l'approbation du Gouvernement Khédivial.

Vu et approuvé :

Caire, le 19 mai 1875.

(Signé) ISMAIL.

Pour copie conforme :

Caire, le 19 mai 1875.

MÉHÉMET THEWFIK.

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE
DE GÉOGRAPHIE

DISCOURS

PRONONCÉ AU CAIRE

A LA SÉANCE D'INAUGURATION

Le 2 Juin 1875

PAR

LE Dr G. SCHWEINFURTH

ALEXANDRIE
IMPRIMERIE FRANÇAISE A. MOURÈS
1875.

Une irrésistible attraction vers l'inconnu, un profond besoin de savoir agitent le cœur de l'homme. Son esprit sonde toujours davantage les profondeurs infinies du firmament ; il pénètre toujours plus avant dans les inépuisables mystères de la nature. Et pourtant, toutes les connaissances que peut embrasser l'esprit humain dérivent des perceptions de nos sens. Elles n'en sont que le reflet et ne peuvent dépasser les limites du monde sensible. Les pas de l'homme sont liés à la planète qui lui a été assignée pour demeure ; mais ici, du moins, rien ne saurait entraver son besoin de connaître.

Confiné pendant des milliers d'années dans un petit coin de cette habitation, l'homme brisa enfin les chaînes qui le retenaient dans cet horizon borné. Il chercha à s'assurer par ses yeux de la réalité de l'idée que son esprit, plus éclairé, s'était faite de la terre. Colomb vint alors ajouter un nouveau monde à celui qui était déjà connu. Trois cents ans après, Alexandre de Humboldt découvrit de nouveau le monde de Colomb et jeta par ses travaux, une vive lumière sur tout notre globe.

Des milliers de disciples suivent ses traces. Pionniers infatigables de la science, ils marchent à la découverte de l'intérieur encore inexploré des continents, malgré les maladies, malgré les dangers de toute sorte ; ils se frayent un chemin à travers les glaces qui entourent les pôles ; ils sondent la mer à l'endroit le plus profond ; ils devinent l'or caché dans les recoins de la terre ; ils trouvent les lois qui régissent les phénomènes de l'air, de l'eau, du magnétisme terrestre ; ils les traduisent en formules élémentaires ; ils tracent des zônes autour du globe pour déterminer les lieux où peuvent subsister les plantes et les animaux indispensables à l'homme. Le monde habité n'est plus une petite île entourée par le vaste océan ; toutes les parties du globe deviennent solidaires, et l'état des peuplades les plus éloignées agit directement sur le cœur du commerce du monde.

Tel est le domaine de nos connaissances géographiques. C'est pour la science un champ immense admirable, que nos pères n'avaient pas même rêvé.

Mais, quelques efforts qu'on ait faits dans ces derniers temps pour étendre nos connaissances sur la terre, quelque grands que puissent paraître les résultats obtenus, rien n'est fait, en face de ce qui reste à faire aux générations futures. Non-seulement nous n'avons pas pénétré les mystères que nous cache l'intérieur de la terre, mais nous n'avons pas même réussi à nous faire une image fidèle de sa configuration extérieure. Tandis que par les grandes routes que les mers offrent au commerce du monde, les pays les plus éloignés entrent en relations toujours plus intimes, de grands territoires situés dans l'intérieur des continents, en dehors de ces routes, demeurent encore complétement inconnus.

Parmi les six grandes agglomérations de terres habitées par l'homme, l'Afrique la plus voisine de l'Europe par sa côte nord, la plus anciennement connue, a pourtant toujours été proverbiale pour les difficultés insurmontables qu'elle oppose à ceux qui veulent pénétrer dans son mystérieux intérieur. Les difficultés se montrent déjà dans ses contours lourds, sans découpures, que l'Afrique a du reste en commun avec la nouvelle Hollande tout aussi inaccessible ; tous les obstacles physiques et moraux semblent s'y être réunis.

Une côte toute hérissée de rochers, la rareté d'endroits où l'on puisse débarquer, de mauvais ports, l'embouchure des rivières obstruée, des fleuves non navigables, des déserts, des montagnes désolées, des marais, des forêts inextricables, des peuplades inhospitalières, toujours en guerre l'une contre l'autre, un climat mortel, le manque d'eau souvent, le manque de vivres partout, la difficulté des transports, — tout cela semble avoir dressé un mur infranchissable entre l'Afrique et le reste du monde.

Un seul pays a de tout temps fait exception à la règle, un seul peuple, un seul fleuve, — c'est l'Egypte. Et jusqu'à nos jours il est resté ce qu'il était, ce présent du Nil, le beau pays au climat délicieux, à la population hospitalière, pacifique et laborieuse.

On a toujours considéré le Nil comme la route qui seule devait conduire dans l'intérieur du continent. On cherchait avec raison dans la découverte de ses sources la clef de tous les mystères de l'Afrique. Un simple coup d'œil, jeté sur la carte, suffit pour montrer le rôle qu'a joué dans l'histoire des découvertes géographiques cette

grande artère ; mais il était donné à notre époque de comprendre tout le parti qu'on en pouvait tirer. Dans l'antiquité, le Nil ne comptait dans le commerce du monde qu'autant qu'il était navigable, qu'autant que ses rives étaient habitées par l'antique peuple égyptien.

Les portes du monde civilisé se trouvaient à la première cataracte, ce qui était au-delà se perdait dans le crépuscule fabuleux de l'Afrique centrale. Notre siècle a vu reculer ces portes bien loin vers le sud.

Un grand homme, dans les mains duquel la Providence avait placé les destins de l'Egypte, étendit ses frontières à des centaines de lieues, et fonda cette puissante domination qui ne fut jamais réunie ni dans les mains des Pharaons, ni dans celles des Ptolémées, même au temps de leur splendeur.

A peine Méhémet-Aly avait-il, d'une main vigoureuse, réuni sous son sceptre et assujetti à une vie régulière les peuplades barbares, pillardes, fanatiques qui habitaient le long du Nil vers le sud, que déjà le voyageur pouvait, en sécurité, passer chargé d'or, sans armes, à travers des contrées où il n'aurait pas osé s'aventurer autrefois.

L'histoire des voyages montre assez les services que ce grand «Réformateur de l'Egypte» a rendu à la géographie. Les dix années qui se sont écoulées après la conquête du Soudan comptent parmi les plus fertiles en résultats dans l'histoire des découvertes en Afrique. Aucune autre époque ne vit autant de voyageurs de mérite, l'Egypte devenait en réalité la porte par laquelle la science allait faire son entrée en Afrique.

Depuis un demi-siècle l'Egypte a marché avec lenteur,

mais sans interruption, dans la voie du progrès. Elle s'est appuyée de plus en plus aux institutions de l'Occident qui n'ont plus à faire leurs preuves dans l'histoire ; et elle a su en même temps éviter l'imitation servile, aveugle, hâtive : cet écueil sur lequel tant de peuples ont sombré. Pendant ce temps, ses forces se sont décuplées, et le pays des Pharaons, situé comme sur un pont qui relie les trois continents, occupe au centre du commerce du monde la place qui lui revient de droit. Il participe aux plus hautes questions et aux plus grandes œuvres de notre époque. Ses ressources paraissent presque sans exemple, et avec les quatre millions d'agriculteurs qui font sa force, et le territoire étroit qu'ils habitent, il laisse bien loin derrière lui les états secondaires de l'Europe qui possèdent le même nombre d'habitants.

La culture des sciences qui suppose le bien-être national n'a pourtant pas été négligée. Le noble prince qui depuis quatorze ans gouverne l'Egypte, a mérité dans toute l'acception du mot le titre de protecteur de l'archéologie égyptienne. Les anciens dieux qui, comme l'annonce déjà une vieille prophétie, avaient quitté le pays pour porter à d'autres peuples le flambeau céleste, reviendront l'un après l'autre sur les rives du Nil. Les sciences, après y avoir fait, dans leur marche conquérante à travers le monde une de leurs plus longues étapes se sont acheminées à travers la Grèce vers l'Italie où, à deux reprises, sous l'Empire romain et à la Renaissance, elles se sont arrêtées. De là elles ont marché vers les peuples du nord et de l'occident pour y parvenir à une splendeur imprévue ; elles commencent maintenant à revenir pleines de respect vers leurs berceaux et vers les lieux qui ont vu leurs premiers pas.

Parmi les œuvres qui signalent l'époque si féconde en travaux de tous genres, inaugurée par le prince actuel, il en est qui seront toujours d'une importance capitale pour l'histoire de l'Egypte, malgré les milliers d'années qu'elle embrasse déjà; d'autres, moins apparentes, viennent pourtant ajouter un nouveau degré à l'échelle sans fin que l'Egypte gravit dans son développement intérieur, sans que nul puisse prédire jusqu'où ce degré pourra la conduire. L'œuvre que nous commençons aujourd'hui, rassemblés ici pour fonder sur la terre égyptienne un nouveau centre de science géographique, est de ces dernières.

Le Khédive d'Egypte nous a réunis lui-même. Il a voulu dans le double intérêt de la science et du pays qu'il se fondât au Caire, comme il s'en est formé dans les capitales des deux mondes, une société de géographie qui servît de centre et de point de ralliement à tous les efforts qui se font pour compléter notre connaissance de la terre et plus spécialement du territoire national.

Centraliser et encourager: tel sera notre devoir. L'homme ne réussit qu'en poursuivant un objet spécial de recherches et d'études. Si l'œuvre s'accomplit dans le silence du cabinet, elle gagne au creuset de la discussion, acquiert une nouvelle force et reçoit de cette discussion même une sanction dont elle profite. Tel est le but des sociétés savantes.

Que notre devise soit: «*Nusquam otiosus*». L'infatigable activité et le dévouement que le prince actuel déploie sur le trône, à la grande tâche d'élever son pays toujours plus haut, nous encouragera à travailler, nous aussi, avec persévérance. Un pareil exemple doit donner des forces aux moins énergiques et réveiller les plus engourdis, la géo-

graphie n'est-elle pas faite d'ailleurs, plus que toute autre science, pour attirer même les personnes qui n'ont pas pris jusqu'ici intérêt aux choses de l'intelligence? N'offre-t-elle pas le grand avantage de joindre l'utile à l'agréable, d'instruire en amusant?

Cependant, considérons-la seulement à son point de vue sérieux. Il n'est plus besoin aujourd'hui de prouver que la science doit être cultivée et appréciée pour elle-même; mais on ne saurait trop répéter à ceux qui la méprisent et la qualifient de « théorie inutile », que tous les agréments et les commodités de la vie moderne sont plus ou moins dus à des travaux qui, purement théoriques dans l'origine, ont pourtant donné, dans la suite, de magnifiques résultats pratiques. L'utilité d'une science échappe parfois à tout le monde ou ne se montre que par l'élévation d'esprit et la noblesse de cœur qu'elle donne à ceux qui la cultivent; d'autrefois, elle n'apparaît qu'au bout d'un long espace de temps; mais il est des sciences qui travaillent directement pour la vie humaine, et la géographie n'occupe pas les derniers rangs parmi elles. Elle est à la fois la science la plus universelle et la plus populaire, la plus à la portée de chacun. On peut s'en occuper de mille manières différentes; elle pose une foule de problèmes de toute nature que l'on peut résoudre sans connaissances spéciales préalables. C'est pour cela qu'elle compte parmi ceux qui travaillent dans son domaine, des hommes de toute profession. C'est pour cela aussi qu'une société de géographie doit se recruter indifféremment parmi tous les hommes instruits. Si l'on retranchait de nos connaissances géographiques tout ce qu'ont apporté les

amateurs par leurs découvertes, par leurs travaux, par leurs observations, par leur expérience, pour n'y laisser que les résultats obtenus par les spécialistes, les savants de cabinet qui classent les matériaux entassés, nous ne serions pas plus avancés qu'au moyen-âge.

Que personne ne se croie donc inutile ! La science de la terre a besoin de toutes les forces de l'esprit humain.

En ce temps de recherches infatigables où dans toutes les branches du savoir humain les vérités les plus importantes, les plus fécondes en résultats se sont fait jour, un des premiers devoirs de l'homme est d'apprendre à connaître la planète qu'il habite. Il ne peut pas laisser plus longtemps un seul coin de sa maison terrestre inexploré.

La tâche est devenue immense. Comprise d'abord dans son sens le plus restreint, la géographie n'avait pour objet, comme son nom l'indique, que la description de la terre ; de nos jours elle embrasse toute la création au milieu de laquelle nous nous mouvons, le monde qui nous entoure et que nous foulons du pied.

Elle est devenue le domaine, où tous les éléments de la science humaine se rencontrent. Elle ne se borne pas à décrire la forme extérieure de la terre, l'habit qu'elle a revêtu, elle cherche à montrer l'enchaînement des causes dont cette forme n'est que l'expression. Mais ce but suprême de la géographie actuelle est à peine entrevu jusqu'ici : il restera le travail des générations à venir. Il va sans dire que pour les contrées dont nous ne connaissons pas même l'apparence extérieure, elle ne peut remplir encore la dernière partie de sa tâche, qui, plus profonde, comprend et suppose toutes les autres.

Tout travail intellectuel ennoblit ; la géographie, elle aussi, a pour l'homme et son histoire, un haut intérêt moral. En nous décrivant tous les pays, elle nous introduit dans l'intimité de leurs habitants. S'appuyant sur l'histoire elle nous apprend à reconnaître leurs qualités et leurs vertus, leurs défauts et leurs faiblesses. Elle nous enseigne à imiter les uns et à éviter les autres, mais elle nous fait surtout comprendre et excuser leurs fautes en nous faisant tenir compte des conditions extérieures qui les ont produites. Aux yeux de la géographie, l'homme, avec ses idées et ses passions, ses mœurs et ses penchants, n'est qu'un morceau de la terre que la force créatrice de la nature a animé et vivifié, semblable à la plante que le sol fait pousser.

Cette tolérance est un bien précieux pour un peuple qui veut avancer dans son développement et le manque complet de cette manière large et cosmopolite d'envisager les choses a souvent été une cause de malheurs pour de grands Etats. L'expérience prouve assez que le délaissement complet de l'étude de la géographie dans l'instruction populaire peut arrêter les peuples les mieux doués et les plus civilisés sur la voie du progrès. Ce fait renferme une précieuse leçon : c'est qu'aucun peuple du monde ne doit croire à la supériorité exclusive de sa civilisation. L'idée de nationalité doit toujours être subordonnée à celle d'intelligence, et l'intelligence est le bien commun de l'humanité. C'est en élargissant l'esprit par des rapports fréquents et basés sur l'estime mutuelle, avec les peuples intelligents, que l'on fortifie vraiment l'esprit national.

Il me reste, pour terminer, à examiner la tâche qu'une société de géographie égyptienne est appelée à remplir.

Il n'est pas de question qui ait acquis de nos jours une importance plus générale pour la science, qui intéresse plus vivement tout le monde, que l'exploration de l'Afrique. Elle doit être la tâche principale qu'aura à remplir la Société Khédiviale de Géographie.

Après avoir, comme pionnier de la science, employé plusieurs années de ma vie à travailler pour ma modeste part, à cette grande tâche, dans laquelle, nous, Allemands nous rivalisons de zèle avec les deux autres grandes nations de l'occident, je continuerai à y travailler dans les nouvelles fonctions où le destin vient de m'appeler.

Son Altesse le Khédive m'a chargé de fonder une société de géographie. Le plan et les statuts que j'ai eu l'honneur de lui présenter, faits sur le modèle de ceux d'autres sociétés, ont reçu sa haute approbation. Je consacrerai toutes mes forces à une œuvre qui, sortie de l'initiative du plus puissant prince de l'Afrique, et assurée de son appui sincère, ne peut manquer en toute occasion, à cause du lieu même et de l'époque où elle s'est fondée, d'exercer une grande influence sur la marche des découvertes qui nous restent à faire en Afrique.

Tandis que les sociétés mères de Paris, de Berlin et de Londres ont leur siége bien loin du théâtre de leur activité, la société de géographie du Caire possédera tous les avantages que lui offre un pays qui, d'une main est en contact intime avec la civilisation européenne, de l'autre touche aux pays les plus mystérieux de l'Afrique centrale. Nous sommes ici à la source de l'inconnu, nous n'avons qu'à puiser pour boire. L'immense Afrique est devant nous ; à peu de kilomètres d'ici, derrière ces montagnes

sur lesquelles ont déjà reposé les regards d'Hérodote, commence une partie de cette « Région inconnue » qui figure encore en blanc sur les cartes comme un avertissement et un encouragement continuel au travail ; honteuse lacune de la science que nous aurons à faire disparaître. Le Nil, cette vieille route navigable, ressemble à un tunel qui passe à travers les masses encore inconnues d'une immense chaîne de montagnes. Le pays situé des deux côtés de cette bande verte de terre cultivée, qu'on appelle l'Egypte, n'a été traversé qu'en peu d'endroits par les itinéraires de quelques voyageurs. Quelque désertes et effrayantes que soient ces solitudes, elles offrent sous plus d'un rapport un grand intérêt. La disposition de tous les rameaux de ce labyrinthe de vallées, le squelette de toutes ces chaînes de montagnes doivent être enfin analysés.

Même dans la partie de la vallée du Nil qui est connue depuis longtemps, il reste encore beaucoup à faire pour décrire et pour dessiner exactement la configuration du pays. Un grand progrès s'est fait, cependant, depuis l'apparition de la carte de l'Expédition française d'Egypte, nous voulons parler de la belle carte de Mahmoud-Bey, première œuvre originale de la cartographie arabe, qui vient d'être livrée à la publicité. Le nom de Mahmoud sera joint à l'avenir aux grands noms des Yacoud, des Edrissi, des Aboulfeda, des Makrizi. Mais il s'y trouve encore des lacunes qui ne pourront être comblées que par un travail long et soutenu. Il reste à délimiter plus exactement les lacs à l'embouchure du Nil, à perfectionner l'orthographe arabe des noms, à indiquer tous les détails des grands canaux et de tous les chemins de fer qui seront pour les générations futures des

témoins durables de l'essor qu'a pris l'Egypte sous le Khédive actuel.

Plus nous avançons dans l'intérieur de cet empire, plus l'inconnu augmente. Nous ne connaissons de cette grande partie de la Nubie, avec ses hautes montagnes et ses riches pâturages, qui s'étend entre la courbe du Nil et la mer Rouge, que ce que la route, à travers le désert de Korousko, et deux ou trois itinéraires de voyageurs nous ont appris. Tout ce que nous savons de ce pays d'Etbaye, aussi grand que le royaume d'Espagne, se résume principalement dans les explorations que M. Linant y a faites, il y a une trentaine d'années. La carte inédite que l'infatigable M. Purdy a dressée avec son habilité connue et que le chef de l'état-major Khédivial a bien voulu mettre aujourd'hui à notre disposition, signale un progrès considérable dans nos connaissances sur cette partie de la Nubie.

De l'autre côté du Nil nous avons le désert de Libye qui couvre un territoire aussi grand que la France et l'Allemagne réunies. Quoique l'expédition de Libye ait exploré l'année dernière environ vingt-quatre degrés carrés de ce désert, elle n'en a vraiment conquis à la science qu'une faible partie. La nouvelle carte du désert libyque, exposée ici, vous montre l'immense mer de sable qui sépare l'Egypte du Fezzan. Personne ne sait jusqu'où elle se prolonge à l'ouest.

Vers le sud ce sont des territoires bien moins stériles qui s'étendent à l'ouest des steppes de Beyouda. La route du Darfour les traverse. Ce Bokhara de l'Afrique a été ouvert par les armées égyptiennes immédiatement après l'heureux retour du Dr Nachtigal qui visita ce pays le

second, et qui devait nous en rapporter le premier des connaissances certaines. Il sera bientôt connu, grâce aux expéditions que l'état major égyptien y a envoyées. Espérons les meilleurs résultats des efforts de tant de pionniers zélés, qui parcourent à cette heure ce pays immense et si riche.

Revenons à l'est du Nil où les pays qui bornent l'Abyssinie au nord-ouest attirent nos regards. Placés sous l'administration de M. Munzinger, qui en a gagné lui-même une partie à la géographie, ils ne resteront plus longtemps, il faut l'espérer, dans le domaine de l'inconnu.

Le cours moyen du Nil Bleu est encore inexploré, et la partie sud du Ghezireh-Sennaar est indiquée en blanc sur toutes les cartes. Le cours du Sobat n'a jamais été étudié encore, et des montagnes de Kaffa et Enarea, qui s'étendent au sud de l'Abyssinie, l'on ne connaît à peine que les noms.

A l'ouest du haut Nil nous trouvons un autre pays montagneux au sud du Kordofan, le Takkele, jusqu'ici aussi peu connu. Personne ne s'est encore risqué dans les immenses steppes au sud du Darfour où dans les pays de nègres situés sur la limite occidentale du bassin du haut Nil.

Il ne nous reste qu'à mentionner la fameuse région des sources du Nil, à l'extrémité du territoire égyptien actuel. Ce merveilleux chaos de lacs et de marais, de fleuves et de cours d'eau de toute sorte, qui constituent le plus grand mystère du continent, bravera longtemps encore, il faut le craindre, les efforts réunis des plus intrépides voyageurs.

Nous avons le bonheur d'avoir parmi nous un homme

revenant en ce moment de cette mystérieuse région, qui depuis deux mille ans tient en éveil la curiosité du monde entier, le colonel Long dont les preuves de courage, de constance, de témérité sont uniques dans l'histoire des découvertes.

Il est d'usage dans les sociétés de géographie que l'heureux retour d'un grand voyageur soit célébré comme une fête. Que notre fête d'inauguration soit donc aussi la sienne. Sa présence nous est d'un bon augure pour le progrès futur de notre nouvelle société. Qu'il reçoive ici l'expression de nos hommages et de notre admiration.

J'ai très brièvement esquissé quelles sont les lacunes de nos connaissances géographiques sur la partie de l'Afrique qui reconnaît l'autorité de Son Altesse le Khédive d'Egypte, c'est-à-dire sur un quart environ de tout le continent. Mais il reste au cœur même de l'Afrique, dans sa partie la plus centrale, d'immenses régions, aussi grandes que la Russie d'Europe, qui ont échappé jusqu'à nos jours à toute investigation.

Quelque grande que soit la partie de l'Afrique qui dépend plus au moins directement de l'Egypte, la société de géographie du Caire ne peut pas s'en occuper exclusivement. Elle doit être une société africaine dans toute l'acception du mot. Pour pouvoir dominer les questions qui se posent en foule dans une ville qui est le point de départ et de retour de tant d'explorateurs, elle doit être en relations continuelles avec les contrées les plus éloignées de l'Afrique.

Du reste avec l'étendue du territoire égyptien, qui couvre presque la moitié de la longueur de l'Afrique, toutes les

découvertes qui se font dans l'occident ou dans le sud du continent, peuvent s'appliquer immédiatement à la partie qui doit plus spécialement faire l'objet de nos études. Tous les climats, toutes les conditions du sol, toutes les manifestations de la vie des plantes et des animaux trouvent leurs analogues dans les limites actuelles du territoire égyptien.

Je me suis donc procuré l'adresse d'une quantité d'amis de la géographie et des sciences naturelles résidant en Afrique ; je les ai engagés à nous prêter leur concours par des communications de toute nature ; j'ai dressé, à cet effet, une liste des questions qui nous intéressent le plus, et je me suis mis en rapport avec nombre de savants qui voyagent maintenant en Afrique.

Nos relations avec les trente sociétés, sœurs de la nôtre, ainsi qu'avec les deux cents autres qui s'occupent de sciences naturelles, ne pourront que faciliter notre fondation.

Déjà les principales d'entre elles, celles de Berlin, de Paris, de Londres, de Vienne, de Rome, de Hambourg et de New-York, m'ont envoyé leurs félicitations d'une façon fort prévenante.

Les sympathies de tout le monde sont acquises à l'Egypte. On ne parle en Europe qu'avec un respect profond et sincère de ce berceau antique de la civilisation. L'Egypte est devenue le Benjamin de l'Occident. Nous en profiterons.

Les statuts qui vont vous être lus et qui vous seront remis sous peu, contiennent en traits généraux, le plan de notre organisation.

Mon premier soin sera de recueillir les signatures des

personnes qui voudront entrer dans la société. Tous ceux qui répondront à mon appel seront inscrits comme membres fondateurs, sans être soumis à d'autres obligations que les membres admis dans la société à la suite d'un vote.

La première assemblée générale, composée de tous les membres fondateurs, sera différée à cause de la saison avancée jusqu'en automme. Elle nommera les membres du bureau et de la commission centrale, et pourra, aussitôt après, travailler à l'organisation intérieure de la société, sur laquelle j'ai déjà préparé un règlement.

Notre Auguste Fondateur et Protecteur a pris soin qu'aucune des conditions extérieures, nécessaires pour entrer en activité ne nous fît défaut. La belle salle où nous sommes et les pièces adjacentes ont été disposées exprès pour nous servir de lieu de réunion. Son Altesse le Khédive a posé aussi les fondements d'une bibliothèque en donnant à la société la collection d'ouvrages scientifiques formée d'après son ordre par feu M. Barillet, qui contient près de douze cents ouvrages.

L'avenir financier de la société a été assuré par une subvention annuelle de quatre cents livres sterling, qui ferait envie à bien des sociétés européennes, sœurs de la nôtre.

Puisse notre illustre Protecteur récolter les fruits de ce qu'il sème aujourd'hui, puisse la nouvelle société répondre à son attente en ouvrant de nouveaux horizons à la science et en jetant ainsi un nouvel éclat sur la civilisation égyptienne.

102477

DISCORSO

LETTO DAL

Commendatore NEGRI CRISTOFORO

PRESIDENTE FONDATORE DELLA SOCIETÀ GEOGRAFICA ITALIANA

la sera del 10 Novembre 1874

NEL CIRCOLO FILOLOGICO DI FIRENZE

ALLA PRESENZA

DELLE LL. AA. RR.

IL GRAN DUCA E LA GRAN DUCHESSA DI SASSONIA WEIMAR-EISENACH

E DI NUMEROSO UDITORIO.

Estratto dal Bollettino Geografico, Vol. XI - Fasc. 11-12.

ROMA,
STABILIMENTO G. CIVELLI
Foro Trajano, 37

1874.

Onorevoli Socj, Eccelso Principe, Uditori d' ogni lingua e di ogni terra cortesi, Colte e gentili Signore :

Simile alle salubri correnti del mare, al fausto ritorno della primavera, all'alacre destarsi ed al muoversi della persona, che nel meraviglioso operamento del fisico mondo nuova vita e gioia diffondono, così l'assiduo rinnovarsi degli studj in ogni minervale colonia, dopo i molli respiri e le care follie degli autunnali riposi, richiama utilmente ad altre delizie, ed a fruttuosi esercizj, lo spirito. E ciò avviene anche in quest' aule aperte a dotto sodalizio per scientifici convegni da questa nobilissima fra le italiane città. Quivi è la degna palestra per ogni fisica e morale disciplina: quivi se ne segue, e se ne espone il progresso, che intercede fra l'una e l'altra tornata. Ma nel moto sì rapido delle scienze diverse, grave si è il cômpito di scegliere e svolgere i temi per chi è chiamato a preludere dopo riposi non brevi.

Per soverchia benevolenza l'illustre Presidente del Circolo, signor Sindaco Peruzzi, ha voluto quest' anno assegnare l'onorevole cômpito a me. Di tale bontà, io devo rendergli grazie, e maggiori le renderei se fossero pari le mie forze all' incarico, e non titubassi del parlare davanti a così eletta e numerosa assemblea. Cresce poi la mia apprensione, vedendo fra noi un Augusto Principe, S. A. R. il Gran Duca di Sassonia Weimar-Eisenach, che onora il Circolo di sua presenza. Generale è l' esultanza, comune l'ossequio, e straordinaria la frequenza. Tutti conoscono le antiche glorie dei suoi avi, che furono sì ospitali a Gôethe, a Schiller, a Wieland, ad Herder, e fecero di Weimar l' Atene germanica, la Firenze dei Medici. E tutti del pari conoscono che l'attuale Principe illustra di nuovo splendore la già illustre sua

Casa, e nulla vi è di nobile e grande nella Germania, che da lui non riceva animazione ed impulso. Ma sanno altresì che egli fino dalla giovinezza ha amato l'Italia, dove la civiltà tre volte divelta, tre volte rigermìnò, e la diffuse nel mondo cósì, che ormai non la conterminano estremi di prode, barriere di monti, od ampiezze di mari. Sì, egli amò questa patria di Dante, che trovando vagabonda per le vie una lingua volgare, si fabbricò con essa la lira per quella trina sua cantica, in cui si urtano scettri e tiare, vendetta e perdono, ov' è il baleno della speranza, la fiamma dell'ira, il sorriso dell'amore, sgomento e pietà — questa patria di Galileo che scosse l'immobilità della terra, lanciandola fra i rotanti pianeti — amò l'Italia, in cui per vecchiezza non scemando virtù, sorse quasi a'di nostri un Volta, il Sacerdote di una scienza che prima di lui povera ed umile, invade e conquista, assorbe gli analoghi elementi, soggioga gli eterogenei, diventa una cosmica forza, che sembra volersi da sola assidere sul trono dello scibile umano. Ed amando l'Italia, e rivedendola spesso per ammirarne nelle fogge multiformi di sue manifestazioni l'estetica, se ne rese come materna la lingua, ed al pari di noi se ne diletta e compiace e quando è nitida, armoniosa e fluente, e quando è tuttora cruscheggiante, ed irsuta di forme latine.

Davanti a tal Principe, davanti a Voi, è dunque pauroso cimento il proludere. Ma io sono da molti anni esperto della fiorentina indulgenza, ed a Weimar lo fui di quella del Principe. Quindi depongo in parte la tema, e farò del mio meglio, ossia il men peggio. Ma io se nacqui sotto l'azzurro del cielo italiano, se nacqui nella regione dei laghi italiani, che al pari della vostra è fra le più belle allegrate dal sorriso di Dio, non nacqui sull'Arno, dove la lingua è uno stromento per scorrere, mentre altrove è un peso da smuovere. E pur troppo mi rammento d'avere una volta udito un Toscano, che al leggere d'alcuni scritti composti in altra provincia, esclamò: — O santa purità della lingua! non bastava che tu fossi vergine; che dovevi essere anche martire! — Ciò non è incoraggiante per me. Obbliate adunque mentre io vi parlo, i dolcissimi numeri della nostra favella, brillante di tutti i colori, musicale, immaginosa, pieghevole, ingemmata di grazie, entrante in tutte le sinuosità del pensiero. Obbliate quella lingua, che per la bocca di più degni oratori vi fece più volte udire sull'Arno ritornata la concinnità, la melodia e la grazia di Virgilio, l'onda, il sussurro, ed anche il fremito e la procella del suono di Cicerone

e di Tacito! Facendo a sicurtà con la vostra indulgenza, sarò semplice e piano: possa almeno mostrare il fermo delle dottrine, se anche disadorne di quelle acconcie parole, che incantano, dirello con Dante, sì bellamente le idee, e d'un lume sì proprio le vestono e le circondano, che come raggio, che mèi per limpida onda, passano dirittamente nell'animo.

Ma quale argomento a discorso posso io scegliere per sì degna assemblea, e per l'occasione presente? Certamente devo far tema d'alcuno fra i più recenti progressi nella sfera delle umane cognizioni, e segnatamente d'alcun nuovo tesoro aumentato alla scienza dopo gli ultimi convegni tenuti in quest'aula. Più dei varj che vennero sviluppati al Congresso inglese a Belfast, ed al francese di Lille, sembrami di preferire due fatti non già recenti, ma attuali, il ritorno cioè della spedizione austro-ungarica dall'artico mare, e quello di Nachtigal dal centro del Soudan. Di loro mi compiaccio, perchè mentre sono d'interesse generale scientifico, sono in pari tempo argomenti di gloria pel paese di S. A. R. il Gran Duca, e sono altresì di particolare suo onore, avendo la prelodata Altezza Sua moralmente e materialmente promosso nel modo più nobile le due grandi intraprese.

Incomincio dall'artica esplorazione. Come, quando, ed a quale scopo si intrapresero le prime spedizioni artiche? — Perchè si rinnovano, e se ne propaga, ed aumenta il favore adesso? — Quale fu il frutto dell'ultima spedizione austro-ungarica?

Le prime artiche spedizioni non ebbero scopo se non mercantile e politico. Gli antichi Greci avevano assai corso dal globo in levante, i Romani in ponente, ed i Greci, avevano anche assai meditato, e ben giudicato della forma del globo. Unitosi il mondo nel romano-greco impero, doppiaronsi le cognizioni di fatto, e conservaronsi le teoriche: gli Arabi accrebbero le une e le altre; segnatamente Marco Polo le estese nell'estremo oriente, e fece sorgere lo stimolo dell'interesse a penetrare in paesi sì ricchi. Il Principe Enrico animò i Portoghesi a giungervi girando l'Africa: Diaz passò oltre il Capo: così egli, che non ha nè in Portogallo, nè altrove un monumento che lo ricordi, aperse il cammino; non Gama, mero gentiluomo di Corte, che la già trovata strada battè. Ma dopo Diaz, e prima di Gama, Colombo nell'idea della sfericità della terra, e nel fortunato errore di ritenerne assai minore il diametro, tentava di andare al levante, per la via del ponente, e scopriva l'America, credendola la frontiera del-

l'Asia. Balboa passava lo Stretto di Darien, vedeva il Pacifico, scopriva dunque che l'America era un continente intermedio: cercavasi a sud ed a nord un passaggio navigabile pel Pacifico, e Magellano il trovava: così era sciolto anche materialmente il problema della sfericità. Fondavansi le colonie; ma il mondo non aveva allora appreso da Adamo Smith che dal libero egoismo di ogni popolo sgorga la prosperità generale. Nuove sorgenti di ricchezza si erano aperte al commercio: ciascuno era avido d'averle esclusive per se. Erano gelosi i regnanti, ed una massa gladiatoria le genti: non v'era la lancia della giustizia, ma la spada di Brenno; e questa minacciava al Capo affricano, ed a quello d'America. Cercavasi quindi ad alta latitudine una via più libera, e ad un tempo più breve. Contro le idee del passato, l'esperienza aveva mostrato accessibile la torrida zona: confidavasi che si mostrerebbe accessibile anche la zona glaciale. Da ciò originaronsi le prime artiche imprese: furono gloriose: poche terre in levante scoprirono, molte in ponente; ma prevaleva il mistero, e le stesse relazioni erano vaghe, confuse ed informi; così che quelle prime spedizioni costituirono un'epopea navale quale fu il viaggio di Giasone pei Greci, o l'assedio di Tebe e quello di Troia, e di tutto dubitandosi, noi vedevamo perfino nel 1818 il valente Barrow a Londra rifiutare credenza alle più, e pubblicare le sue carte senza la baja di Baffin!

Poco infatti si era nel frattempo guadagnato in certezza. L'artica natura si era mostrata spaventosa, invincibile: gli ostacoli politici sulle due prime linee conosciute non erano tolti, ma menomati. Le colonie fondate da tutti con metodi segreganti, avevano però spezzato il monopolio di un solo, o di alcuni: l'esperienza dei viaggi aveva reso le consuete navigazioni meno pericolose, e men lente: quindi le artiche navigazioni alla ricerca d'un nuovo passaggio erano cessate. Avevano invece avuto principio pel bisogno della nautica moltiplicata, le grandi spedizioni di studj idrografici: queste tosto rifulsero di vivissima luce, e prodigiosamente accrebbero la ricchezza delle cognizioni in tutti i rami della fisica nella zona torrida e nelle temperate. Restavano a conoscersi le glaciali, onde si fondasse sicura e completa la scienza della fisica universale, e quelle pure furono da sommi navigatori, da Cook, p. e., da Bellinghausen, ecc., in qualche punto, come accessioni ai loro maggiori viaggi, tentate. Dolevansi però gli esercenti le pescagioni polari, bramosi di trovare per le loro indu-

strie mari più ricchi, che non si tentasse di più: dolevansi le compagnie delle pelliccie, segnatamente americane, che non si cercasse un porto accessibile nella zona glaciale, che sarebbe stato di utilità grandissima per stabilimenti da fondarsi più oltre nel nord, ov'era abbondevole la cacciagione. E poichè vi era lusinga che la nautica già tanto perfezionata saprebbe trionfare degli ostacoli incontrati dai primi naviganti, e sarebbe risolto il problema del passaggio dall'Atlantico nel Pacifico, ebbe principio una seconda serie d'artiche spedizioni e navali e terrestri, le più dal lato dell'America, ed alcune da quello di Siberia. E quando la catastrofe di Franklin eccitò il sentimento di umanità e d'onore in tutto il popolo inglese, tanti navigatori salparono, ed operarono di tal zelo e costanza, che più glorioso poema navale non fu scritto giammai. La comunicazione fra i mari realmente si rinvenne in due modi, ed anzi (pare) in tre; ma nessun passaggio trovossi, che esser possa di pratica utilità. Ne avvantaggiarono però le pescagioni polari, e pensando alla mirabile ricchezza del prodotto talvolta fornito da qualche bajà o stretto, nessuno più vorrebbe applicare al mare l'epiteto d'*infecondo*, che gli fu dato da Omero.

Ne avvantaggiarono anche occasionalmente le scienze, e quella del magnetismo terrestre più di tutte; giacchè dove non può cercarsi coll'ottica lente se non rarissime volte l'indizio di via nel cielo mancante del sole, o cieco per nebbie, il bisogno dell'esame accurato dell'ago calamitato raddoppia, anche fatta astrazione dal desiderio di scoprire l'universalità delle sue leggi dinamiche. In generale però, nemmeno a questa seconda classe di spedizioni compete nome e gloria di spedizioni scientifiche. Le susseguenti invece, e le attuali, lo furono e sono.

A dì nostri infatti tutti gli studj s'allargano sul campo della natura esterna, e le scienze fisiche guizzano di luce come stelle che tremolano. Associandosi a tutte, la matematica (questa scienza in volto severa, nelle parole scarsa, che scrive astrusi caratteri vietati ai profani) sciolse quesiti, ed altri propose pel magnetismo, la meteorologia, l'idrografia, la fauna e la flora, dei quali la chiave non può meglio trovarsi che nelle regioni del polo. Ed a quelle scienze proporzionalmente antiche, impellenti alle esplorazioni artiche, se ne aggiunse una nuova, che appena nata si è fatta gigante, la geologia. Di questa concedetemi ch'io dica una breve parola.

Chi fra gli antichi avrebbe pensato che Nettuno e Vulcano avessero tanta briga, come hanno da varj decenni colla Geografia e colla Storia Naturale? L'uno pareva pago dei suoi Tritoni, l'altro dei suoi Ciclopi; quegli nel mare, e questi in Mongibello; col tridente Nettuno, e col martello Vulcano; nel molle grembo di Doride l'uno, e l'altro di Venere. Ma giusta i Geologi quello zoppo affumicato sbuffa di collera, mette fuoco per entro all'Oceano, e caccia su dirupi e montagne, e l'altro si gonfia tutto, e soperchia nonchè la terra, le cime delle Alpi, onde ne sono alterate le forme dei continenti, e quelle degli esseri organizzati. Questa scienza già ci mostrava pel nostro continente le roccie d'antichissima origine, dentro le quali non è traccia veruna di esseri organizzati, poi le roccie dall'acqua e dal fuoco per mirabili modi tormentate, ed in quelle le più vetuste reliquie della natura organizzata, quindi le montagne calcari, o di sedimento, più o meno ricche di testacei diversi da quelli dell'epoca precedente; da ultimo i terreni moderni ricchi di petrefatti, e di conchiglie aventi rassomiglianza ad identità con quelle che vedonsi anche oggidì. Ma appena la Geologia trovò anche allo Spitzberg ed in Groenlandia prove delle rivoluzioni del globo, e della conseguente variazione dei climi nei sepolti vegetali, ed ossami di piante ed animali dell'equatore e dei tropici, e stupì delle intiere catene d'elevati terreni costituiti da scheletri d'esseri organizzati, si fece pur essa ardente a consiglio di artiche spedizioni. Le reclamò l'idrografia che vuol conoscere fin dove si propaghino le calde correnti, se sia eguale a tutte le latitudini a grandi profondità la temperatura dei mari, la fauna che ricerca dove alberghino come in loro patria i grandi cetacei, dei quali nei nostri mari sì di rado si prendono le femmine o non adulti animali; le reclamò la meteorologia, che da meramente terrestre ora va in parte facendosi cosmica, essendo tuttora combattuto il confine fra i fenomeni che appartengono all'oceano della nostra atmosfera, e quelli che si innalzano nel fuoco di quella luce senz'alba, e senza tramonto, dove coll'arma conquistatrice del cielo, diguisiamo (voglio dirlo col linguaggio delle dame) le danze dei pianeti e loro amori e simpatie, che poi i matematici nella scabra loro favella chiamano orbite ed attrazioni.

Ma nelle contrade del polo, più che impediti i vascelli, vedevansi impedite ed arrestate le scienze: sorse adunque, si estese, divenne impellente il desiderio di superare gli ostacoli. Si con-

sultò, si propose: Svedesi ed Americani entravano in lizza: gli Inglesi per le dure esperienze patite, esitavano sulle vie a scegliere: la Germania intenta osservava. Ma Petermann vi alzò la bandiera della dottrina e dell'onore: discusse le vie, combattè e propose, ed a lui compete la gloria di essere divenuto per le moderne spedizioni artiche ciò che il Principe Enrico di Portogallo era stato pel cammino delle Indie. Trovò un eco nei cuori e nella coltura tedesca: durò ad ogni lotta' d'opinioni e contrasti sulle linee a seguire per incontrare libera la strada, o piuttosto meno resistenti le barriere da frangere, ed alfine rinvenne per reali esperimenti promotori in tutti i gradi sociali dal sommo all'imo, e fra i sublimi io godo che S. A. R. il Gran Duca presente ora riceva grazie ed ossequio anche da questo Circolo Italiano.

Tre principali esperienze fecero finora i Tedeschi. Le risultanze delle prime due, che furono entrambe capitanate da Koldewey, sono di somma importanza, ed il mondo lo sa per le pubblicazioni fatte dal condottiero col concorso di molti dotti tedeschi, fra i quali mi piace di rammentare Kirchenpauer, il Borgomastro d'Amburgo. La Groenlandia ha per esse mutato di forma in un tratto della costa orientale, e totalmente mutarono le idee che dell'interno si avevano: non è l'immensa pianura sotto un cristallo di ghiacci e di nevi: è intagliata in golfi profondi, che vie saranno alle ricognizioni future: è intersecata da monti di alpina altezza, e talora ammantata alla costa di bruna verzura, alimento a mandre di *bos muscàtus* e di renne. Colà per mero intervento della privata amicizia nella geografia di nuovi paesi, anche il povero mio nome fu scritto nelle lande dell'artica zona, come per la stessa benevolenza di amici nelle africane, nelle australiane e nelle malesiane lo fu.

Men note invece sono tuttora le risultanze scientifiche della terza spedizione tedesca, o precisamente austro-ungarica, ma le geografiche furono solennizzate dalla scoperta dell'arcipelago Francesco Giuseppe, che può dirsi affatto nuova, perchè eransi obbliate da tutti alcune vaghe indicazioni di Baffin, che ora soltanto si avvertono, e dalle quali apparirebbe che egli abbia da lungi veduto o qualche terra di quest'arcipelago, o d'altra vicina. Per comporne la gran carta si calcolano adesso le fatte osservazioni astronomiche, ed essa comparirà alla fine del decembre a Gotha: una sua terra porterà a tributo di giustissima riconoscenza anche il nome di S. A. R. il Gran Duca, e ad un braccio di mare vo-

gliono gli scopritori pur dare per mero affetto il mio. La carta nelle generali sue forme sarà esatta, perchè fu possibile di salvare i registri delle osservazioni scientifiche in quella navigazione terribile che, dopo abbandonata la nave da 14 mesi immobilizzata nei ghiacci, i viaggiatori fecero per 96 giorni su fragili barche nelle brume biancastre del mare polare. E ben possiamo stare a fidanza che dalle osservazioni fatte sulla terra, e nello strato inferiore del mare per trarne le prove della vita animale e vegetale a grande profondità, da uomini così dotti, indefessi ed esperti come Weyprecht e Payer, si avrà per molte scienze gran frutto. Le metereologiche, p. es., non furono interrotte giammai, anche quando il termometro Reaumur scendeva al di sotto di gradi quaranta: continuarono le magnetiche, e le une e le altre saranno ben utili, specialmente se comparate alle americane fatte al tempo medesimo, a longitudine discosta di un terzo dell'intiera circonferenza del globo, entrambe a latitudine che s'avvicina, od oltrepassa le otto parti su nove dell' arco di meridiano dedotto dall' equatore al polo. Eppure la metereologia abbisognerebbe certamente di permanenti stazioni sul mare glaciale, nè troppo difficile sarebbe lo stabilirle alle Sette Isole, allo Spitzberg, ad Upernawich in Groenlandia, e credo anche alla Nuova Zembla. Esse sarebbero per le scienze fisiche veri fari di luce; e come a forze associate con diplomatici accordi riuscì di stabilire dei fari, p. es. quello di Spartel, per le utilità della nautica, ben potrebbe stabilirsi anche alcun faro internazionale di scienza.

Inacessibili a stanchezza o spavento, fecero gli Austro-Ungari quanto ad uomo è possibile; perfino fecero un po' dell' impossibile, se permettete che il dica. Ma l'assoluto impossibile, essi non se l'erano nemmeno prefisso. Non miravano a toccare nè in nave, nè in marcia sui ghiacci il misterioso soggiorno del polo, nè entrò nelle loro idee di misurare di quanto s'allunghi un grado per la minore curvatura della nostra sferoide ad alta latitudine. Invano lo tentarono gli Svedesi nelle loro replicate spedizioni allo Spitzberg; invano sperarono di farlo i Tedeschi nella seconda spedizione in Groenlandia: ne è vivo il desiderio, ma non crediamo che possa essere appagato giammai. Così pure non crediamo che sia mai per rendersi di pratico uso quella proposta sì ingegnosa di Herschel figlio, che sperava di poter misurare materialmente, ed in via immediata, il progressivo aumento del peso di un corpo dall'equatore al polo, collo sforzo di tensione da esso esercitato su

una spirale elastica a varie latitudini. Questa idea infatti di sostituire alla bilancia inapplicabile, perchè la gravità agendo egualmente sui due pesi darebbe sempre un risultato medesimo, un indicatore a principio diverso, vogliam dire l' elasticità, è giusto in teoria; ma quale artefice saprà preparare sì delicato istromento, chi lo garantirà dai guasti nel trasporto, e chi calcolerà con sicura esattezza le alterazioni di sensibilità della spirale nelle diverse temperature? Densì è sperabile di poter esaminare anche a quelle alte latitudini il numero crescente delle oscillazioni del pendolo in un giorno siderale, di cui nessuna osservazione finora oltre il grado 74. 50' si fece, e sono, all'infuori del calcolo della forza attrattiva e centrifuga, il solo mezzo materiale e meccanico, di ottenere, dov'è la triangolazione impossibile, la precisa notizia del quantitativo della compressione polare. Ma nell' orribile situazione in cui gli Austro-Ungari furono, non che poter eseguire sì delicate, sì lunghe osservazioni, dovettero perfino rinunciare all' uso degli istromenti di posizione, e limitarsi ai più semplici, al sestante di mare, ed alle osservazioni magnetiche in rapporto colle meteore aventi sì grande influenza sull'intensità della forza e sulle perturbazioni dell' ago.

Ho trascorso nel campo dell' alta geodesia e delle matematiche: strisciai anche dappresso all' astronomico, e più avanti dovrò farvi alcun solco. Son io da tanto? Me lo possono chiedere perfino gli amici. Ma nella palestra scientifica non vengo in sgomento: ho anzi confidente baldanza: amo di forte diletto ogni studio, nè respingo in alcuno i pensieri se mi rampollano sopra i pensieri, anticipando la scienza del futuro, come nei teatri e nei circhi si piace da molti, e presenta la *musica dell' avvenire.* Ero del resto frequente in giovinezza nelle aule di Carlini in Milano, di Littrow in Vienna e di Kreil in Praga. Sempre ricordevole di insegnamenti sì dotti, ora che sono pellegrino solitario, vo sospettoso e guardingo, ma pure cammino, e se cado in un fallo, non perdo dell' animo, nè vengo in vergogna, calcolando da scaltro che dovrei troppo spesso arrossire.

Ritorniamo all' argomento. Onore a Weyprecht ed a Payer! Onore a Wilczek, che fu sì liberale per loro! E sia pur lode alla Germania che li accolse in trionfo, alla Società Ungherese che li ha festeggiati, alla Società di Londra, che chiamolli a relazione, ed a studj per nuovi cimenti!

Ma dall'ostacolo dei ghiacci incontrati dalla spedizione austro-

ungarica, non pochi geografi anche in Germania, desunsero la condanna della dottrina sostenuta da molt'anni da Petermann, che esista nelle regioni del Polo un mare liquido, ed almeno ad intervalli navigabile, per la progressione della calda corrente oltre i limiti creduti finora. Divido questa opinione col mio illustre amico e maestro, fors'anche la eccedo. Credo cioè alla circolazione completa di quella corrente, così che la massa delle acque sia dall'equatore sospinta ai poli, e risospinta raffreddata all'equatore da quelli. Per le identiche cause l'oceano delle acque avrebbe dunque lo stesso moto circolante, che tutti i geografi riconoscono nell'oceano dell'atmosfera, ed esisterebbe sul globo in entrambi i fluidi un sistema analogo al venoso ed arterioso, che nel corpo dell'uomo sospinge il sangue dal cuore alle parti, e dalle parti al cuore. Eppure dalla dottrina di Petermann defezionando, molti si accostarono alla contraria, detta di Osborne, seguita in Inghilterra dai più, e da varii dei grandi navigatori svedesi, giusta la quale il globo, nella regione dei poli, sarebbe, sia terra, sia mare, coperto da una perpetua corazza di ghiaccio. La teoria di Osborne però non renderebbe, parmi, sì chiara ragione del come la corrente discenda dal polo continua, dovendo essere la stessa che v'entra costante. Ritengo che la corrente calda e la fredda sieno continuazione una dell'altra, e ritengo altresì che le correnti oceaniche nel nord e nel sud abbiano come gli alisei, la prima causa di moto nella rotazione del globo, e nella diversa potenza riscaldatrice del sole a latitudini varie. E poichè la rotazione è comune ai pianeti ed anche al sole, e pare altresì esserlo agli infiniti soli del sistema stellare, così la causa di tale circolazione dei fluidi deve essere una forza cosmica universale, che si appalesi in tutti i corpi ove questi fluidi, o gli analoghi esistano. E già l'astronomia crede scorgere questi moti alla superficie di vari pianeti, e del sole, come scorge in alcuno l'effetto della rotazione nella differenza dei diametri equatoriale e polare, e tutte le conseguenze dovranno al pari di questa proporzionarsi in quegli astri alla rapidità di rotazione, al grado di riscaldamento, alla varietà d'inclinazione dell'ecclitica propria di ciascun pianeta, ed alla diversità della massa. Ma non continuo in questo tema di più, giacchè le gentili Dame che m'odono, potrebbero credermi uomo di scienza irta, accigliata e burbera, ed io lo sono di scienza gaja e dilettevole, e se stesse per me, vorrei piuttosto convertire il mondo in un giardino di Dame, che non in una Tebaide d'anacoreti studiosi. Ripiglio quindi l'argomento che per poco lasciai.

Lo stato del mare artico muta mirabilmente negli anni, e nei mesi, e ben può dirsi nei giorni. Dove nell'ultima navigazione il *Tegetthoff* rimase imprigionato nei ghiacci, Weyprecht e Payer, e non pochi Norvegiani e Russi, avevano negli anni precedenti liberamente navigato: l'accumularsi dei ghiacci, ed il loro trasporto nel nord e nell'ovest, fu probabilmente effetto di insolita insistenza di venti spiranti da parte contraria. E forse quella direzione dei venti è la vera predominante nell'artico mare, e la forza che sospinge le masse dei ghiacci nell'ovest, e li arresta ed accumula lungo le coste orientali e meridionali delle terre, che loro intercettano il moto, come avviene allo Spitzberg ed alla Groenlandia, terre che appunto sono quasi sempre inaccostabili dalla parte di levante, mentre sogliono essere agevolmente accessibili da quella di ponente. La causa non ne è perpetua, e quindi non ne è perpetuo l'effetto; ma non può essere che di eventuale fortuna il trovare aperto il mare nell'intervallo, ossia nei casi più rari di totale, e non breve cambiamento nella direzione dei venti, e nel moto dei ghiacci. Per sottrarsi a tale eventualità, ed avere la massima probabilità di avanzare speditamente nell'artico mare, sarei dunque d'avviso che le nuove spedizioni artiche dovessero intraprendersi con più navi, le quali non procedano di conserva, ma lungo i diversi meridiani a levante e ponente delle grandi terre. Così l'una o l'altra delle navi dovrebbe non incontrare, od incontrare minore l'ostacolo dei ghiacci, qualunque sia la direzione da cui il vento spirasse. Perfino Payer nell'ultimo viaggio trovò il mare più libero nel punto più nordico, quand'egli già aveva al sud, ed all'est, molte delle terre nuovamente scoperte. E Weyprecht in una recentissima sua lettera a Petermann si mostra talmente convinto che in anno più felice si possa per la stessa via, che egli trovò adesso orribilmente intercettata dai ghiacci, penetrare nel mare centrale di Siberia, ed avvanzare verso lo Stretto di Behring, che si dichiara pronto ad assumere il comando d'altra spedizione, che si allestisse a tale scopo.

E certamente altre spedizioni si faranno: esse schiariranno i problemi, arrichiranno la scienza: esse sono reclamate con grido concorde ovunque la scienza ha culto ed altare. Infatti, che le spedizioni artiche sono utili sotto pratici aspetti di economia e marina, e sono sommamente importanti per il progresso scientifico, è oramai assioma presso i dotti di qualsivoglia paese. È del pari assioma che anche le antartiche avrebbero la medesima uti-

lità pratica ed importanza scientifica. È pure ammesso da tutti che non può progredire rapidamente la cognizione meteorologica e magnetica delle regioni artiche ed antartiche, se nelle medesime non si stabiliscono alcune stazioni per osservazioni regolari e corrispondenti. E sono altresì concordi anche le opinioni dianzi quasi ostili ed urtanti, che le spedizioni polari meritano appoggio e favore, qualunque sia il meridiano che seguano, ne vi è più alcuno che credendo alla probabilità di migliore successo lungo una linea, ricuserebbe il suo voto ad una spedizione, che si preparasse con destinazione ad una linea diversa. Così generale è lo stato delle opinioni oggidì; ma come mai nell'unità delle persuasioni, e delle volontà, l'azione è interrotta e scarsa, ed in alcuni paesi anche colti, manca del tutto? Egli è perchè le spedizioni polari bene allestite di navi opportune e di mezzi scientifici, e guidate da un personale di dotti, costano assai; così chè fatta astrazione di alcuni casi di persone generosissime, non possono allestirsi colla sola riunione di mezzi privati. Ma anche i Governi esitano, si astengono, e solo debolmente ed indirettamente concorrono, non osando disporre o chiedere ai Parlamenti somme rilevanti, mentre i *budget* di quasi tutti gli Stati sono insufficienti o non lauti, ed aggravati di spese necessarie, o dai più ritenute preferibili per cause vere, o di ammessa convenienza. Importa dunque di trovare mezzo di superare il solo ostacolo veramente grave che impedisce o rallenta la preparazione, ed invio di nuove artiche esplorazioni, e questo mezzo si troverebbe nell'associazione dei principali governi a contribuire quote proporzionali di somme. Esse sarebbero leggeri per molti, e gravose per nessuno, mentre l'onore e l'utile pratico e scientifico sarebbe di tutti. Ma come procedere all'esecuzione, come impiegare le somme? Parmi che si potrebbe deferirne l'impiego a quegli uomini, che segnatamente in Germania ed Inghilterra, hanno in faccia al mondo intero nobilitato sè stessi cogli studi delle *questioni polari*, coi sacrifici di grandi somme, e coll'esporre la vita. La scelta di esse, per la loro devozione allo scopo, per la scienza e per la loro esperienza, congiunta alla pubblicità di tutto, assicurerebbe la pronta ed eccellente esecuzione di quanto importi a successo.

Tale consorzio di Stati a scopo scientifico onorerebbe la nostra età, ed anche l'Italia, di cui l'inopia finanziaria ha finora incatenato la volontà e le forze, l'Italia cui quindi io feci non le dieci, ma le cento volte in ogni modo, e forma e via, quasi affatto

infruttifero invito di mostrarsi anch'essa su questo campo di periglio e d'onore, potrebbe contribuire facilmente alle spedizioni artiche, e taluno dei suoi figli rinnoverebbe in quelle boreali contrade la gloria vetusta dei Zeno. Grandi avi vantiamo; fra questi i Zeno; anche dalle loro ceneri traggiamo scintilla, la quale ci infiammi gli intelletti, ed i cuori!

Passo adesso al secondo argomento, cioè al ritorno di Nachtigal dal profondo del Soudan, e sarò in esso ancor più breve, giacchè il tempo, non le cose, vengono meno a me.

Al principio di questo secolo l'interno dell'Affrica del sud era l'ignoto, e quello del nord era del pari l'ignoto, od il caos. Potevasi dedurre una linea di quaranta gradi nell'interno decorrente per intiero in campo sconosciuto: perfino della valle niliaca avevamo confuse notizie sulla Nubia, e nessuna più oltre. Ma la Società Affricana di Londra era stata di fresco fondata; quella Società di cui sono figlie le trenta Società Geografiche che sono oggidì, ed anche la gloriosa di Londra. Essa doveva risolvere il complicato problema del Niger, che in se comprendeva pressochè tutti i problemi del Soudan. Mungo Park trovava realmente il Niger; lo discendeva fino a Boussa, e periva; altri succedevano, e perivano; fra questi l'italiano Belzoni, che io stesso conobbi nella mia età infantile. Più tardi i Lander scoprivano la foce del Niger: Dehnam era penetrato da Tripoli allo Tchad, e di là Clapperton era pervenuto a Sackatou, dove ritornato per la via di Guinea, fu il primo che attraversò per intiero l'Affrica boreale.

Fin qui l'onore era quasi esclusivamente inglese; ma ormai nell'Affrica boreale si faceva tedesco. Allestivano gli Inglesi con Richardson una nuova spedizione pel Soudan: univasi ad essa quale volontario a spese proprie l'Amburghese Barth. Morti i capi, cadde la direzione ed il comando in lui, che meravigliose scoperte operò. Non avendosi da un triennio notizie di lui, lo si credeva defunto: una mia lettera trovollo a caso nel deserto di ritorno da Tomboctou: egli rispose, e per nuovo caso fortunato la risposta mi giunse, ed io potei rimetterla al vecchio suo padre. Appena reduce, pubblicò in inglese e tedesco la sua grand'opera, intraprese nuovi viaggi, ed io tremai dei nuovi pericoli cui si esponeva percorrendo per studii geologici nell'epoca del brigantaggio le montagne dell'Abbruzzo coi soli mezzi di cautela, che avevano potuto procurargli alcune lettere mie. Poco sopravisse alla gloria, e quando morì, questo Livingstone di Germania non

ebbe nè ad Amburgo sua patria, nè altrove, un monumento od un'iscrizione che lo rammenti.

E qui perdonatemi, o Signori, alcune osservazioni digressive: io lo chiedo alla vostra bontà. Io fastidisco con Voi ogni monumento (e mille ne sono), che non rammenta veridico la molta virtù; ma mi condolgo altresì della sì ingiusta distribuzione d'onore, che in ogni paese ed in ogni tempo si fece, e si fa ai grandi uomini che meritati li hanno. I Portoghesi dimenticarono Viriato, dimenticarono Diaz, ed anche al presente se non affluiva l'oro brasiliano, non avrebbe un monumento Camoens, che scrisse se non il migliore, certamente il più nazionale di tutti i poemi. Gli Spagnuoli non eressero se non da pochi anni un monumento a Murillo, che forse più di tutti nelle forme umane ha saputo idealizzare la divinità, e manca tuttora in Ispagna quello di Cervantes, che fu un sole senza pianeti, che non ebbe discepoli, come non ebbe maestro. I Tedeschi non ne eressero a Barth, nè eretto ne hanno a Klopstock, che fu il Davide dell'èra cristiana, il Tirteo precursore di tutti i Bardi tedeschi, che cantarono gli inni nazionali guerreschi due volte sul Reno, sulla Mosa e la Senna. Ma non andò privo di quest'onore perfino Keplero, senza di cui nè Copernico, nè Newton, nè Galileo bastavano a darci completa, infallibile, profetica la legislazione del cielo!

La Germania attuale però è ben riconoscente ad ogni merito scientifico, letterario, militare o politico dei figli suoi: è costruttrice generosa, prodiga forse di monumenti per essi. Quelli a Schiller specialmente che trovò le vie del cuore, che nobilitò l'anima umana nel Marchese di Posa e nel figlio Piccolomini, che falseggiò perfino la storia perchè la sua Giovanna d'Arco men tristamente finisse, si innalzano in ogni città. Ed io godo di ciò, perchè ho un culto per Schiller, ed odierei perfino la scienza, se in alto intelletto avessi a trovarla in scellerato connubio con un povero cuore!

Eppure avrei il ticchio di fare coi Tedeschi per alcuno dei loro monumenti gran lite, e sopratutto per quelli di Guttenberg. L'invenzione della stampa con caratteri mobili è veramente tedesca, olandese o piuttosto italiana? Naturalmente io mi schiero cogli Italiani; ma i Tedeschi hanno deciso a favore di sè stessi, usarono lo scalpello del grande Thorwaldsen, ed innalzando a Magonza un monumento a Guttenberg anticiparono di trent'anni su quello che finalmente noi abbiamo eretto al Castaldi a Bassano.

Nell'opinione europea il dubbio fu sciolto a favore dei Tedeschi: per noi è pregiudicata la lite, e più lo è per gli Olandesi, che riflettono ancora.

Di questi assalti alla fama italiana di varie guise operati in Germania od altrove, s'io fossi battagliero quanto sono sensibile, dovrei propulsarne uno ogni dì. Gli Inglesi col monumento ad Harvey tolgono al Cesalpino la gloria d'avere il primo scoperto la circolazione del sangue, i Danesi rilegano tra le favole i viaggi dei Zenò, gli Spagnuoli ritardano quasi un secolo a narrare almeno una parte dei meriti del gran navigatore Malaspina, ed i Francesi ascoltano senza impazienza di sdegno le bestemmie pur ora lanciate contro Colombo, l'eletto da Dio a rilevare l'intiero della creazione del globo. E tace l'Italia! Buon per noi che per Colombo già abbastanza trionfano gli scritti già vecchi di Navarrete in Ispagna, i meno moderni di Humboldt in Germania, e quelli affatto recenti di D'Avezac nella Francia medesima. Per la fama di Colombo non possiamo essere in pena: chi sarà mai che si rizzi tanto sui piedi da torre di capo la corona a sì alto gigante? E nemmeno contro gli Inglesi leveremo pel Cesalpino troppo sdegnosa la voce: noi dobbiamo gratitudine, dobbiamo anzi un panegirico lungo come quello di Plinio a varii di loro che raccolsero il guanto gettato contro l'Italia, od hanno spontanei combattuto da prodi campioni per la gloria d'Italia. Il più strenuo difensore dei Zeno fu Major; ad Odorico di Pordenone, ed a Polo Yulè ha eretto un altare, Lord Stanley illustrò il Contarini ed il Barbaro, Badger il Vartema, e Burton altri viaggiatori che avevamo dimenticato del tutto. Applaudo (come non farlo?) a questi paladini della gloria italiana; eppure mi monta il rossore sul viso, vedendoli accorsi dove i nostri mancavano, o si valenti non erano.

Ma già troppo ho divagato dal mio argomento delle scoperte alemanne del Soudan.

A Barth quand'era ancora nel Soudan erasi associato Vogel di Dresda, il primo astronomo che penetrato vi fosse. Grave fu quindi la perdita di lui, che era sì atto a precisare le posizioni, ed io che ero stato felice d'annunciare pel primo la salvezza di Barth, fui sventurato d'essere del pari il primo, che fece conoscere alla desolata famiglia, ed al mondo scentifico, l'uccisione di Vogel, che per azzardo conobbi da una lettera a me pervenuta rapidamente da Tripoli. Poche delle sue carte, e queste pure im-

perfette ci giunsero: sono però per la precisa posizione ed orografia di certi punti dell'Affrica visitati da varii, il meglio che da noi si possieda.

Sempre più germanico si faceva lo zelo delle scoperte nel Soudan. I Tedeschi volevano essere i primi in caldo ed in gelo, e nulla temenți nè la scimitarra del despota, nè le zanne del leone, nè il dente della cerasta, nè la rabbia d'un sole che gitta non raggi no, ma dardi di fuoco sul capo, le piante d'ogni succo vitale dispoglia, e la terra d'ogni benefico umore diserta, molti v'andarono in traccia di Vogel sperato ancor vivo, e v'ebbero trista la fine. Ma Rohlfs attraversò in un solo viaggio da Tripoli a Lagos in Guinea, poi in due successivi dal Marocco in Egitto, e ritornò festeggiato in patria, ove S. A. R. il Gran Ducà gli fu, e gli è tuttora generoso di benevolenza e favori.

Per questi viaggi, e per quello del gran botanico Schweinfurth sull'Uelle a Monbottu, si era ristretto, ma era ancor vasto il campo dell'ignoto nel Soudan orientale. A quello si diresse Nachtigal educato alla scuola di Rohlfs; pericolò nel Tibesti, elevato gruppo di monti da lui trovato dove segnavamo pianura; non si sgomentò, avanzò oltre il terreno macchiato dal sangue di Vogel: per due anni nulla si seppe di lui, poi si vociferò che fosse entrato dal Waday nel Darfour. Ora è cessata ogni angosciosa incertezza per lui, giacchè egli ha scritto il 15 settembre da Khartum. Non ha potuto percorrere dal Waday alla Nubia una linea di qualche grado più nordica, che nella sua totalità sarebbe stata ancora più nuova, come non stata da un piede europeo battuta giammai, ed avrebbe segnato anche da quel lato fin dove si estenda la bassura suboceanica che fu riconosciuta più oltre. Questo viaggio di Nachtigal però è dei più importanti eseguiti nel secolo nostro, e pone la corona alle esplorazioni germaniche nell'Affrica boreale. M'auguro il contento di potere abbracciare Nachtigal quando giunga d'Egitto diretto in Germania, e d'ospitarlo per alcun riposo a Firenze festeggiato da voi.

Ma nella parte australe di quel continente l'onore di meravigliose scoperte, che mostravano del tutto false le antiche credenze sulla conformazione e natura di quel continente, era tutto inglese (anche americano e francese sull'Oguwai), specialmente dopo la morte miseranda di Decken. Anche di questo onore, vogliono adesso partecipare i Tedeschi: vogliono compire cogli Inglesi, o senza gli Inglesi, le esplorazioni di Livingstone, unire

lie sue linee itinerarie a quelle di Speke, di Baker e Schwein lfurth, riconoscere il partiacque del Congo e del Nilo, dell'Oguwai dell'Uelle, della Tchadda, e percorrere quella zona in Equatore si interessante per tutte le fisiche scienze, che è tuttora non tocca, e dove abbiamo a segnare gli angoli sotto cui l'Equatore geografico interseca l' equatore magnetico ed il termometrico: vogliono insomma risolvere, preparare almeno la soluzione di tutti i problemi dell' incontro delle due grandi famiglie di linguè affricane, e di zoologia, di botanica e d' antropologia di quel continente. A tale scopo di importanza primaria per gli studi universali, fondossi a Berlino la Società affricana germanica, che ricomperando col fervore suo proprio gli indugi di tutti, ha già spedito i dotti suoi viaggiatori a più punti nel Congo. Ivi Gussfeldt, generoso delle sue limitate fortune quanto lo è della vita, fa le prime sue prove, e già ve ne ha ripetuto di utili Adolfo Bastian provetto negli anni, come lo è nella gloria. Anche a questa Società cui auguriamo di gran cuore luminosi successi, S. A. R. il Gran Duca di Sassonia ha preso, e conserva la più nobile parte.

Signori e Signore:

Ormai pongo fine al mio dire: l'affetto al mio tema per gli studi del globo mi ha sedotto, e strascinato ben lungi. Voi lo perdonaste a me che favellava dall' abbondanza del cuore, ed esponendovi le gesta germaniche nelle regioni serene della scienza e della pace, mi specchiava a tanta operosità, e n' ero geloso per l'Italia, perchè all'amor di patria sta bene anche la gelosia, se può guidare all'emulazione!

Col fondare or sono otto anni, la Società Geografica Italiana, già abbiamo annunciato al mondo, che volevamo ritornare al cammino percorso nel medio-evo sì gloriosamente da noi: scendemmo infatti nell'arringo, e già a varie prove si vidde che nelle volubili ruote dal tempo non avevamo perduto virtù. Lo si vidde con Antinori in Abissinia, con Parent allo Spitzberg, con Beccari in Malesia, con Doria in Persia; lo mostrarono gli abili navigatori della *Magenta*, del *Vettor Pisani*, della *Garibaldi*; lo palesa l' imparzialità della consegna delle medaglie d' onore ad ita-

liani e ad esteri, a viaggiatori e scrittori; lo manifestano le distinzioni concesse da S. M. l'Augusto Nostro Sovrano ad illustri promotori delle scienze geografiche in ogni contrada. Ora a maggiori scopi intendiamo, esplorazioni preparansi, concorso di mezzi si spera, ed un [illegible]giato italiano a me congiunto d'affetto e famiglia, già mi fece offerta generosa. Non si limiterà adunque il nostro onore, io spero, a quel detto *in magnis et voluisse sat est.*

Ma questo Circolo non è meramente geografico: esso abbraccia nel suo orizzonte le scienze tutte; e non solo le fisiche, ma anche le morali. Perciò prima di prendere commiato da voi, io dovrei sciogliere un inno a tutte le scienze. Tanto non è concesso alla mia Musa senile! Però nelle illanguidite mie fibre non è spento del tutto l'entusiasmo scientifico, ed a voi specialmente mi rivolgo o giovani, cui questo Circolo largisce sì copiosi e sì facili i mezzi di vasta istruzione. Voi, freschi della mattinale rugiada, voi siete il moto che s'avvanza, il giorno che spunta. In questa Italia, che è l'Eden dell'Europa ed il Museo del mondo; in quest'Italia dove squagliaronsi dapprima i ghiacci della medioevale barbarie, e le fonti della nuova civiltà si aprirono; in questa Firenze non vinta nella gloria da alcuna città moderna od antica, onoratevi di ogni cara dottrina, e fate dolcezza di ogni nobile impresa. Studiate nel silenzio, che è la scuola dei savii; studiate nell'utile, che è il bisogno di tutti; ma non vi prenda per le stampe intempestiva vaghezza. Per gustare il dolce fico con la gocciola, non lo schiantate col lattificio! Siate operosi: sovvenitevi che come il sole è di tutto il cielo bellezza, così l'attività è il lume di tutte le altre virtù. Non fate torto all'età fortunata delle ispirazioni e degli entusiasmi, a quella età che sendo tutta sul muovere e sul risentirsi, vi lancia sempre nel futuro, vi porta al nuovo, al bello, al grande, al mirabile.

L'Italiano, si dice ed è vero, ha natura poetica; ma dov'è la vera poesia, o giovani? Dov'è quella che nel secolo attuale di preferenza coltivare si deve? È quella che nelle scienze risiede e risplende, chiamando sempre a migliori destini l'uomo, questa creatura sì bella, di cui il santo codice reca, che Dio medesimo se ne piacque. Sì, vi ha poesia o giovani nella scienza che scorrendo pel cielo bello di sua tacita pompa, vi mostra gli astri quali scintillanti di proprio fulgore, quali quieti e dipinti di placido albore, e segna con essi sulla eguale indistinta superficie dei mari una rete di linee, ove un vascello percorre un sentiero pericoloso ancora,

ignoto non più; vi è nella scienza che solleva dagli abissi del mare le giogaie fiammeggianti dai vasti crateri, e nelle lapidefatte pescaie dei monti compone le forme d'una Fauna e d'una Flora che furono: vi è nella chimica che scruta i misteri della creazione colle leggi delle costanti e delle multipli proporzioni; vi è nell'archeologia che nei monumenti, nelle monete, nei papiri, nei vasi, raffigura le fattezze delle società che perirono, vi è nella filologia, che procedendo da foglia a fronda, da fronda a ramo e da ramo a tronco, dimostra le cognazioni nell'intricata selva di favelle, che si dilargò sulla terra. Brilla o giovani, la vera poesia nel settemplice colore del raggio rifratto, nell'analisi spettrale che mostrandoci la fisica e chimica natura degli astri folgoranti nell'abisso dei cieli, come ne avessimo sott'occhio i frammenti nelle sale scolastiche, ci svela lo stupendo spettacolo dell'unità della creazione infinita: vi è negli argentei dardi del gas, nella bolla che vaporata fervendo, divenne la maggiore potenza del secolo, nell'arte che agitando le braccia di ferro di mille Briarei spinge le navi rotatili, ed atteggia le forme volubili della materia ad ogni esigenza del bisogno, dell'utile, del piacere, fa macinatore il vento, veicolo il vuoto, martello e sega il torrente: vi è nella fibra elettrica che porta la parola per l'aere e per l'onde dall'uno all'altro polo colla rapidità del pensiero: vi è nella folgore afferrata, ubbidiente: vi è nel raggio che pinge!

E vi è pure, o giovani, nelle scienze morali quando ci mostrano dapprima in Roma quel faro che d'ogni terra fu luce, poi nei ruderi dell'imperio rintracciano i vecchi guasti della carie nelle compagini della vasta ossatura, quando ci additano nel medio evo qualche pallido riflesso di luce romana come croceo bagliore dopo il tramonto del sole; quando vediamo sull'erte pendici i bruni castelli, e nella vallea che s'affonda, una plebe di Iloti, poi scorgiamo le masse cessare di essere quell'alga del lido che è nata al trastullo dell'alterna marea. L'anima nostra si accende e sublima alle scienze morali allorchè ci offrono magistrati, cui nè timore avvilisce, nè ambito prevarica, magistrati non gonfi per applauso, non ebbri per successo, non guasti per morbida, lussureggiante fortuna; allorchè ci insegnano che la civiltà non più ristretta fra le mura onorande di Roma, non è per perire mai più, mentre in passato periva se erano espugnate da Alarico, penetrate da Genserico, e distrutte da Totila. Qui, Vico, ci rapisce e trasporta quando ci schiera davanti le leggi di Lazio coll'unità

di un dramma rappresentato da un popolo di giganti; là ci migliora Cesare Beccaria quando scrive quell'evangelio che orrende piaghe sanò. E più ci sublimano, la scienza cristiana auspice, reverenda, che riconosce sulla fronte dello schiavo la buia traccia di libertà che il Creatore vi impresse, insegna che non v' è una sola terra di promissione, ma tutte sono sede fraterna di popoli, e la dottrina civile che prova che il vero progresso non sta nel precipitare chi in alto risiede, ma nel redimere all' intelligenza, all'onore quelle classi che ne erano escluse, rendendo operoso l'ignaro, e veggente il cieco.

Questa poesia, coltivate o giovani; queste idee alberghino, e fermentino in voi. E voi che siete nell'età virile o del senio, vivete coi giovani in santa colleganza d' affetto: pensate che l'esser giovane è un difetto di cui l' uomo si corregge ogni dì. Loro ripetete che l'inerzia è il peggiore dei mali, perchè negli altri l'uomo cerca il rimedio, ed in questo lo fugge, e gli altri vizii si lasciano, e questo per l'età si fortifica. Dite loro che il culto degli studî non deve essere per l'Italiano un' idea, ma un istinto della nostra natura, che l' Italia deve portare il nobile vessillo, od almeno marciare di schiera, ma non mai rimanersi in qualunque campo dello scibile dejettata al retroguardo d' alcuna nazione del mondo. Nè tarpate giammai nella comunanza coi giovani, per soverchia severità, le ali all'ingegno se fa prova impaziente, disadatta fors' anche, di mettersi al volo, ma sorreggete, consigliate, e trovando contrasto, non vogliate, per quanto sia forte la ragione del vostro sentire, dar fiato alla tromba, che provochi i dissidenti alla guerra. Sopratutto venerate l'ingegno in chiunque si trovi, senza riguardo alle forme, al ceto, all' età. Sovvengavi che ogni albero, per eccelso che sia, è sorto da terra; sovvengavi che perfino dalle foreste di Caledonia comparve improvviso e solo un emulo di Omero!

Possa a voi tutti essere di gioie ingemmata la vita, possa il balsamo di salute nelle vostre vene discorrere!

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018